

objet d'étude, il y avait lieu d'espérer qu'il en serait fait un dépouillement sérieux, peut-être même une édition complète¹. Bien d'autres monuments, qui n'avaient pas les mêmes titres à la publicité, l'ont obtenue avant celui-ci; et il est singulier que, jusqu'à présent, il n'existe qu'en Allemagne un compte rendu de ce beau reste du XII^e siècle². Le refus, très-excusable assurément, qu'opposait la ville de Strasbourg aux demandes des antiquaires parisiens, ne devait pas empêcher, ce semble, l'étude de l'*Hortus deliciarum*. A défaut d'amateurs qui consentissent à se transporter en Alsace pour cet objet, la patrie de Schœpflin aurait trouvé sans doute dans son sein des hommes laborieux et capables, qui avec un peu d'aide eussent traité tout de bon ce sujet ébauché seulement par M. Engelhardt³. En attendant, ne donnons point l'exemple de traiter légèrement ces sortes de matières. Disons seulement qu'on y trouvait unie à la connaissance de la Bible et de la mythologie, celle du droit canon, de la théologie dogmatique et morale, de la musique, de la peinture, de la dialectique, etc. Le tout exposé en un latin qui n'est point à dédaigner, malgré les formes bizarres que le XII^e siècle y donne parfois à la poésie. Ces formes mêmes, après tout, si tourmentées en apparence, ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la versification moderne, comme nous le montrerons peut-être ailleurs⁴. Et après tout, elles n'empêchent pas ici leur auteur d'exprimer souvent avec un abandon plein de suavité les sentiments qui l'animent, ou de mêler des enseignements moraux aux formules techniques les plus laborieuses. Le genre de notation employé pour exprimer le chant de ses proses intéresse l'histoire de la musique; et le soin qu'elle prend, pour faciliter l'intelligence de son texte, en joignant aux mots latins peu usuels leur équivalent teutonique, pouvait fournir aux glossaires germaniques du moyen âge plus d'une expression longtemps inconnue. En outre les noms des 46 religieuses nobles d'Hohenbourg eussent donné peut-être des matériaux généalogiques à l'histoire des provinces rhénanes. Mais, comptant sur l'appel fait par le *Comité historique*, je me bornerai à considérer ce manuscrit sous le rapport des miniatures, quand nous en serons venus à ce point.

Faut-il toutefois prononcer, comme à coup sûr, que l'abbesse Herrade fût la véritable compilatrice, l'unique calligraphe et miniaturiste qui nous ait transmis ce beau volume, sans que ses chapelains et ses religieuses y aient pris aucune part? Je n'en connais pas une bonne preuve; et ne vois même pas bien pourquoi son rôle serait autre que celui d'avoir ordonné, dirigé ou pressé l'exécution de cette petite encyclopédie monastique pour des femmes. Sachons-lui-en gré; disons en outre que cela fait grand honneur à l'intelligence de la mère abbesse, aussi bien qu'à la culture littéraire de celles qui devaient en profiter longtemps comme d'un manuel quotidien légué au monastère; mais n'exagérons rien.

Voici, par exemple (pl. I, p. 118), une abbesse Uota (Uta, Utta) du Niedermünster de Ratis-

n'est pas pour effaroucher outre mesure les observateurs du XIX^e siècle, et M. Letronne pouvait bien ne pas s'en horripiler contre les monastères du moyen âge.

1. Cela ne semble pas avoir eu de conséquences jusqu'à cette heure; et maintenant les bombes prusso-badoises l'ont rendu à peu-près impossible.

2. Il y a bien eu en France quelque chose comme cela, par M. Lenoble; lequel a été couronné à l'Institut pour son travail. Mais pourtant il n'avança pas beaucoup, ce me semble, la connaissance du livre d'Odilienberg et des ressources qu'on en pouvait tirer.

3. Herrad von Landsperg... und ihr Werk... Stuttgart, 1818.

Ayant enfin réussi à voir durant plusieurs jours le manuscrit alsacien chez M. le comte Auguste de Bastard qui l'avait en dépôt vers 1841, il m'est devenu possible d'ajouter quelques observations à celles de M. Engelhardt; et j'en ferai usage dans la suite de ce travail, comme j'avais utilisé pour les *Vitraux de Bourges* cette bienveillante communication.

4. Plusieurs *rouleaux des morts* (éd. L. Delisle) font voir que ces artifices de versification étaient de mode au moyen âge en diverses contrées latines.